

# Mythe et littérature

## Cours du Master 1 LC 2024/2025

### Qu'est-ce qu'un mythe ?

Le Larousse<sup>1</sup> nous en donne cette fiche définitionnelle :

#### **mythe**

(grec *muthos*, récit)

##### ► **nom masculin**

1. Récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions remarquables. (S'y expriment, sous le couvert de la légende, les principes et les valeurs de telle ou telle société, et, plus généralement, y transparaît la structure de l'esprit humain.)
2. Construction de l'esprit qui ne repose pas sur un fond de réalité.
3. Représentation symbolique qui influence la vie sociale. *Le mythe du progrès.*

### Quelles différences entre un mythe et une légende ?

Observons le texte<sup>2</sup> suivant :

Nous envoyons souvent les termes "mythe" et "légende" indifféremment, comme s'ils étaient interchangeables. En réalité ces deux concepts ont des significations bien différentes. Pour ne plus vous tromper et comprendre pourquoi on parle de la légende de la fondation de Rome mais du mythe d'Ulysse, découvrez nos explications !

La légende, lorsque l'Histoire se métamorphose

---

<sup>1</sup> Copyright (©) Larousse 2009

<sup>2</sup> <https://www.geo.fr/histoire/quelles-differences-entre-un-mythe-et-une-legende-204524>

Le mot légende vient du latin *legenda* qui signifie "qui doit être lue". Une légende est un récit qui utilise des éléments factuels (lieu, personnage, objet, évènement historique) et son objectif est de garder la trace d'un évènement, d'en transmettre l'histoire et donc d'instruire.

Au fil du temps, de la transmission de la légende, le récit se charge d'éléments fantastiques. Lorsque des éléments de compréhension sont manquants, la légende extrapole, comble en quelque sorte les trous. Elle revêt alors un caractère merveilleux...presque mythique. Dans la légende, il y a donc du vrai et du faux, et il parfois bien difficile de les démêler.

Le mythe, une création pour inciter à croire

Le mythe est une construction imaginaire constitué d'éléments merveilleux. Là où la légende incite à apprendre, le mythe incite à croire. Il est là pour expliciter la création du monde, les phénomènes naturels, l'essence de l'être humain.

Le mythe n'est pas basé sur des évènements historiques ou des personnages ayant existé. Les personnages qui peuplent le mythe sont héroïques, divins, surnaturels. Dans le mythe, la véracité des faits et des choses n'a pas cours, mais la superstition et le divin sont omniprésents.

Les principales<sup>3</sup> différences entre mythe et légende :

- L'ancrage dans la réalité : la légende est basée, même de très loin, sur une réalité historique, sur des évènements ayant eu lieu. Ce n'est pas le cas du mythe.
- Le lien à la création du monde : le mythe cherche à expliquer la création du monde et les phénomènes naturels en se fondant sur des constructions imaginaires.
- Les personnages : dans le mythe, les personnages sont souvent des êtres merveilleux, dotés de pouvoirs surnaturels, des divinités.
- Le merveilleux : Il est omniprésent dans les mythes, sans être absent des légendes. Si ces dernières sont basées sur un évènement réel, elles se teintent bien souvent de fantastique à mesure qu'elles traversent les époques.

Un glissement peut en revanche tout à fait s'opérer de la légende vers le mythe, alors que l'inverse est impossible.

---

Dans le présent cours il s'agit pour nous d'aborder le concept de mythe comme récit des origines. Il s'agit plus couramment d'un récit fabuleux traditionnel à travers lequel s'exprime symboliquement une conception du monde.

Observons la définition du Dictionnaire du littéraire :

Mythe<sup>4</sup> vient du grec *muthos* qui signifie « récit », « fable » et plus en amont « parole » : le mythe est donc « une histoire fabuleuse qui "se raconte" ». Ces

---

<sup>3</sup> <https://www.geo.fr/histoire/quelles-differences-entre-un-mythe-et-une-legende-204524>

histoires établies en tradition offrent en général, sous une forme allégorique, des explications de l'inexplicable. Au sens restreint, les spécialistes conçoivent le mythe comme un récit se rapportant à un état du monde antérieur à l'état présent et destiné à donner une cause à l'ordre des choses : le mythe est, en ce sens, récit des origines. Au sens plus courant, il désigne tout récit fondé sur des croyances fabuleuses, et qui éclaire un trait fondamental des conduites humaines.

Les mythes sont présents dans toutes les cultures ; on se bornera bien sur ici à l'Occident. La principale source mythique en est la culture grecque, et en son sein la *Théogonie* d'Hésiode qui relate la généalogie et les conflits des dieux et par là, donne des explications du monde.

Observons la définition qu'en donne Mircea Eliade dans son essai<sup>5</sup> *Aspect du mythe*. Ci-dessous un extrait :

Il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes.

D'ailleurs, est-il même possible de trouver une seule définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles ? Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordée et interprétée dans des perspectives multiples et complémentaires.

Personnellement, la définition qui me semble la moins imparfaite, parce que la plus large, est la suivante : le mythe raconte une histoire sacrée; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Etres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être. Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé réellement, de ce qui s'est pleinement manifesté. Les personnages des mythes sont des Etres Surnaturels. Ils sont connus surtout par ce qu'ils ont fait dans le temps prestigieux des « commencements ». Les mythes révèlent donc leur activité créatrice et dévoilent la sacralité (ou simplement la « sur-naturalité ») de leurs œuvres. En somme, les mythes décrivent les diverses, et parfois dramatiques, irruptions du sacré (ou du « sur-naturel ») dans le Monde. C'est cette irruption du sacré qui fonde réellement le Monde et qui le fait tel qu'il est aujourd'hui. Plus encore c'est à la suite des interventions des Etres Surnaturels que l'homme est ce qu'il est aujourd'hui, un être mortel, sexué et culturel.

On aura l'occasion de compléter et de nuancer ces quelques indications préliminaires, mais il importe de souligner, sans attendre, un fait qui nous semble essentiel le mythe est considéré comme une histoire sacrée, et donc une « histoire vraie », parce qu'il se réfère toujours à des réalités. Le mythe cosmogonique est « vrai » parce que l'existence du Monde est là pour le prouver; le mythe de l'origine

---

<sup>4</sup> Dictionnaire du littéraire, p 403-404.

<sup>5</sup> Extrait Mircea Eliade, *Aspects du mythe* p 16-17

de la mort est également « vrai » parce que la mortalité de l'homme le prouve, et ainsi de suite.

Dans un autre ouvrage<sup>6</sup>, *Littérature et mythe* de Marie-Catherine Huet-Brichard, nous avons une autre définition qui étoffe celle du texte précédent :

Ethnologues et historiens des religions, analysant les récits traditionnels des sociétés dites primitives, ne désavoueraient pas cette définition : le mythe est un récit collectif, transmis de génération en génération, ayant pour fonction d'éclairer, à travers l'histoire de dieux ou de héros, les questions que l'homme se pose sur sa propre naissance et sur celle de l'univers. Et ils feraient référence à la définition consacrée de Mircea Eliade : « Le mythe raconte une histoire sacrée; i l relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements. » (*Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 15). Il instaure les fondements de la vie sociale et culturelle du groupe et représente, pour chacun de ses membres, une vérité incontestée.

Le sociologue, analysant les mythes modernes, ne peut que gauchir la définition précédente. Pour lui, toute image structurant un imaginaire social et susceptible de fédérer une collectivité peut être considérée comme mythe. Ces mythes - le progrès, le bonheur, le peuple, etc. - ne sont pas moins efficaces que les mythes traditionnels, même si le nouvel espace social les rend moins visibles.

Le comparatiste ne procède pas différemment quand i l tente de cerner l'objet de son étude, le mythe littéraire : quand l'œuvre est la production d'un individu singulier et ne prétend pas au sacré, le mythe dans un texte ne peut se définir qu'en comparaison avec le mythe ethno religieux. I l se caractérise par « *un récit* (ou un personnage impliqué dans un récit) *symbolique*, qui prend *valeur fascinante* (idéale ou répulsive) et plus ou moins totalisante *pour une communauté humaine* plus ou moins étendue à laquelle il propose en fait l'explication d'une situation ou bien un appel à l'action » (André Dabezies, « Des mythes primitifs aux mythes littéraires », *Dictionnaire des mythes littéraires*, édité par Pierre Brunei, Éditions du Rocher, 1988, p. 1179).

Quant au psychanalyste, i l voit dans les mythes une construction imaginaire élaborée par une collectivité pour penser ses origines, la manifestation d'un fantasme partagé par un groupe social. Pour Freud, le rêve et le mythe mettent en œuvre la même activité symbolique, masquant derrière un contenu manifeste un contenu latent. Le rêve renvoie à l'enfance du sujet et s'enracine dans l'inconscient individuel, le mythe exprime l'enfance des peuples et s'enracine dans l'inconscient collectif. Rêve et mythe exercent la même fonction régulatrice en jouant le rôle de médiateur dans le conflit entre nature et culture, conflit qui structure l'histoire individuelle et l'histoire collective. Ce n'est pas un hasard si Freud fait appel à un mythe et à un texte littéraire (la tragédie de Sophocle) quand i l construit sa théorie du complexe d'Œdipe.

Ces différentes caractérisations - la liste n'est pas exhaustive – montrent que le mot « mythe » recouvre un champ si vaste et si complexe qu'il apparaît nécessaire de lui accoler un qualificatif pour éviter toute ambiguïté. D'où ce paradoxe : le nouveau syntagme qui n'a à l'origine qu'une valeur opératoire en vient insidieusement à définir une essence. Encore faut-il ajouter que ce mot aux

---

<sup>6</sup> p 5-9

connotations si diverses n'est entré que tardivement dans notre langue (au début du XIX<sup>e</sup> siècle), « avec sa valeur de "fable, récit imaginaire de la mythologie", concurrençant *fable* » (*Dictionnaire historique de la langue française*, p. 1299), terme jusqu'alors utilisé.

> De quels types de mythes est-il donc question lorsqu'il s'agit d'élucider la relation entre mythe et littérature ? De tous ; du mythe dans ses acceptions les plus glorieuses aux plus négatives ; du mythe qui procède à la naissance de la littérature au mythe qui se construit dans la littérature, et de la littérature qui fonde de nouveaux mythes. Mais si ces formules sont séduisantes parce que schématiques, elles obscurcissent le problème plus qu'elles ne l'éclairent. Il est nécessaire, avant de procéder à toute approche des espaces communs, de souligner la relation paradoxale qui unit le mythe et la littérature en définissant très sommairement la spécificité de chacun (voir l'article de Max Bilen, « Comportement mythico-poétique », *Dictionnaire des mythes littéraires*, pp. 353-359).

Le mythe est un récit fondateur, anonyme et collectif, reçu comme vrai par ceux qui le transmettent comme par ceux qui l'écoutent, et possédant une valeur universelle. La littérature (si l'on entend le mot dans l'acception qui est la sienne depuis le romantisme) engendre des récits fictifs qui ne fondent rien et dont tout l'intérêt est d'être singuliers. Quand le mythe se caractérise par l'ouverture, la création littéraire privilégie la fermeture et l'achèvement. Mythe et littérature se situent donc aux antipodes quand, explique Claude Lévi-Strauss, l'essence du mythe « ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, ni dans la syntaxe, mais dans l'histoire qui y est racontée », et que le propre du fait littéraire est l'impossible dissociation entre énoncé et énonciation (*Anthropologie structurale*, Pion, 1958, p. 232). Mais force est de constater que depuis la naissance de « cette chose aussi vieille que la plus vieille société parlante, la littérature » (Georges Dumézil, *Mythe et Épopée*, Gallimard, 1995, p. 47), les deux extrêmes ne cessent de se rejoindre : le mythe faisant éclater les structures closes du texte littéraire et le texte offrant au mythe le lit de ses multiples métamorphoses.

Interroger l'histoire de ces liens complexes et les raisons de cette liaison hors nature, c'est, d'une façon oblique, réfléchir sur la finalité de la littérature : quand le sacré s'incarne dans le profane, c'est aussi parce que le profane recherche la caution du sacré. Le mythe ne peut être étranger à la littérature quand la littérature, par son jeu avec le mythe, exprime, non sa prétention à dire le Sens, mais sa nostalgie à ne pouvoir l'atteindre.

Les parcours qui suivent vont tenter de préciser la variété des significations que recouvrent, lorsqu'ils se croisent, ces deux notions polysémiques : le mythe et la littérature.

Marie-Catherine Huet-Brichard, dans son ouvrage, donne les extraits de différentes définitions qu'elle présente comme suit :

## TEXTES

### • Définitions

*Les définitions qui suivent permettent de comprendre comment un mot polysémique est compris dans des champs culturels différents.*

**Du côté des historiens des religions.** On commence enfin à connaître et à comprendre la valeur du mythe telle qu'elle a été élaborée par les sociétés « primitives » et archaïques, c'est-à-dire par les groupes humains où le mythe se trouve être le fondement même de la vie sociale et de la culture. Or, un fait nous frappe dès l'abord : pour de telles sociétés, le mythe est censé exprimer la **vérité absolue**, parce qu'il raconte une **histoire sacrée**, c'est-à-dire une révélation trans-humaine qui a eu lieu à l'aube du Grand Temps, dans le temps sacré des commencements (*in illo tempore*).

Étant **réel** et **sacré**, le mythe devient **exemplaire** et par conséquent **répétable**, car il sert de modèle, et conjointement de justification, à tous les actes humains. En d'autres termes, un mythe est une **histoire vraie** qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle aux comportements des humains. En **imitant** les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en **racontant** leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré.

Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 21-22.

**Du côté des philosophes.** On entendra ici par mythe ce que l'histoire des religions y discerne aujourd'hui : non point une fausse explication par le moyen d'images et de fables, mais un récit traditionnel, portant sur des événements arrivés à l'origine des temps et destiné à fonder l'action rituelle des hommes d'aujourd'hui et de manière générale à instituer toutes les formes d'action et de pensée par lesquelles l'homme se comprend lui-même dans son monde. Pour nous, modernes, le mythe est **seulement** mythe parce que nous ne pouvons plus relier ce temps à celui de l'histoire telle que nous l'écrivons selon la méthode critique, ni non plus rattacher les lieux du mythe à l'espace de notre géographie ; c'est pourquoi le mythe ne peut plus être une explication; exclure son intention étiologique <sup>7</sup>, c'est le thème de toute nécessaire démythologisation. Mais en perdant ses prétentions explicatives le mythe révèle sa portée exploratoire et compréhensive, ce que nous appellerons plus loin sa fonction symbolique, c'est-à-dire son pouvoir de découvrir, de dévoiler le lien de l'homme à son sacré. Aussi paradoxal qu'il paraisse, le mythe, ainsi démythologisé au contact de l'histoire scientifique et élevé à la dignité de symbole, est une dimension de la pensée moderne.

Paul Ricoeur, *Finitude et culpabilité II, La Symbolique du Mal*, Paris, Aubier-Montaigne, 1960, pp. 12-13.

---

<sup>7</sup> Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire placé en fin de volume. Un lexique de quelques grands mythes littéraires précède ce glossaire.

**Du côté des hellénistes.** Qu'avons-nous au juste dans l'esprit quand nous parlons aujourd'hui de mythe grec? La réponse n'est ni simple ni facile. Certes le mot « mythe » dont nous nous servons est lui-même de bonne souche grecque. Mais au cours de l'Antiquité les sens de *muthos* avaient déjà beaucoup varié sans qu'aucun d'entre eux, à aucun moment, n'ait entièrement coïncidé avec ce que, dans l'usage moderne, on désigne couramment par ce terme. Un mythe, pour nous, c'est un récit traditionnel assez important pour avoir été conservé et transmis de génération en génération au sein d'une culture, et qui relate les actions de dieux, de héros ou d'êtres légendaires dont la geste se situe dans un autre temps que le nôtre, dans « l'ancien temps », un passé différent de celui dont traite l'enquête historique. Nous aurions donc affaire à un type de narration dont la spécificité tiendrait à la dimension plus qu'humaine des personnages mis en scène et au caractère toujours plus ou moins merveilleux d'aventures qui échappent, par définition, aux contraintes de la vraisemblance ordinaire.

Jean-Pierre Vernant, « Frontières du mythe », dans *Mythes grecs au figuré de l'Antiquité au Baroque*, Paris, Gallimard, 1996, p. 25.

**Du côté des romanciers.** Qu'est-ce qu'un mythe? À cette question immense, je serais tenté de donner une série de réponses dont la première, la plus simple est celle-ci : **le mythe est une histoire fondamentale.**

Le mythe, c'est tout d'abord un édifice à plusieurs étages qui reproduisent tous le même schéma, mais à des niveaux d'abstraction croissante'. Soit par exemple le fameux *Mythe de la Caverne* de Platon. Imaginons, nous dit Platon, une caverne où sont retenus des prisonniers, attachés de telle sorte qu'ils ne puissent voir que le fond rocheux de la caverne. Derrière eux, un grand feu. Entre ce feu et eux défilent des personnages portant des objets. De ces personnages et de ces objets, les prisonniers ne voient que les ombres projetées sur le mur. Ils prennent ces ombres pour la seule réalité, et font sur elles des conjectures forcément partielles et erronées. Raconté de cette façon le mythe n'est qu'une histoire pour enfant, la description d'un guignol qui serait aussi théâtre d'ombres chinoises. Mais à un niveau supérieur, c'est toute une théorie de la connaissance, à un étage plus élevé encore cela devient morale, puis métaphysique, puis ontologique, etc., sans cesser d'être la même histoire.

Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*, Paris, Gallimard, 1977, p. 188.

## Mythe et littérature quels rapports ?

Commençons le rapport littérature et mythe par cet extrait du dictionnaire du littéraire :

La littérature<sup>8</sup> grecque, particulièrement la tragédie, a souvent pris pour héros des figures mythiques ; les Atrides et la guerre de Troie, Héraklès, Thésée, Œdipe ... Mais la philosophie ne dédaigne pas de recourir au mythe comme moyen

---

<sup>8</sup> Dictionnaire du littéraire, p 403-404.

d'*exemplum* : ainsi le mythe de la caverne de Platon. A Rome, les mythes grecs sont largement repris, Ovide leur consacre ses *Métamorphoses* et l'*Enéide* de Virgile recourt au mythe troyen. Et la littérature romaine invente aussi des mythes, ou acclimate des mythes orientaux : ainsi *L'âne d'or* d'Apulée rend célèbre le mythe de Psyché. La tradition judéo-chrétienne, de son côté, offre aussi un ensemble de récits qui se donnent comme vrais, mais dont certains sont similaires aux mythes enregistrés par Ovide (par exemple le déluge). Le Moyen Age européen adapte les mythes antiques (ainsi la reprise du mythe troyen dans le *Roman de Troie*, ou celui de Pyrame et Thisbé), mais donne place aussi à d'autres sources : ainsi les récits celtiques qui fondent le cycle des romans de la Table Ronde de Chrétien de Troyes. Se produisent dès lors des alliages entre mythes d'origine païenne et mythes chrétiens : ainsi, l'héritage latin et les légendes celtiques se combinent dans le mythe de Tristan, associé à l'héritage des *Métamorphoses* par Marie de France dans le *Lai du chèvrefeuille*, et les récits de la Table Ronde font d'un côté appel à la fée Morgane, l'enchanteur Merlin et l'épée merveilleuse Excalibur, mais aussi, de l'autre côté, à la légende du Graal ; l'univers ainsi créé est à la fois épique et pétri de « merveilles » chrétiennes.

Dans la première modernité (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.), quoi que le rationalisme aille croissant, les mythes fournissent les personnages de nombre d'œuvres théâtrales (Corneille, *Médée*, Racine, *Phèdre*, Molière, *Amphitryon*, par exemple) et des images pour la célébration des grands (Henri IV a été associé à une figure d'« Hercule gaulois »), fut-ce au prix d'une mythification de personnages historiques (Alexandre le Grand pris comme représentation allégorique pour Louis XV). La mythification y est un moyen de l'épidictique : ainsi Louis XV danse dans les ballets de cour en personnage d'Apollon, et l'image du « Roi-Soleil » est une construction mythique de propagande.

Voici des extraits<sup>9</sup> de l'ouvrage *Littérature et mythe* de Marie-Catherine Huet-Brichard à propos du rapport mythe et littérature :

• **La notion de mythe littéraire.** Il revient à Philippe Sellier d'avoir proposé, en 1984, une définition du mythe littéraire, entérinant l'invention d'un syntagme qui, à travers le substantif, montre l'interdépendance de deux champs culturels (anthropologie et littérature) et, à travers l'adjectif, la spécificité de la littérature. Le critique, après avoir constaté qu'un même terme désigne « certaines productions des peuples sans écriture » et « les plus hautes réussites de la littérature », énumère les six critères déterminants du mythe ethnoreligieux : récit fondateur, anonyme et collectif, tenu pour vrai, remplissant une fonction socioreligieuse, gouverné par la logique de l'imaginaire et caractérisé par de fortes oppositions structurales. Il tente ensuite de circonscrire différences et ensembles communs avec le mythe littéraire :

[...] Le mythe littéraire - si nous acceptons provisoirement de supposer tels quelques récits auxquels cette dénomination n'est pas discutée (Antigone, Tristan,

<sup>9</sup> Marie-Catherine Huet-Brichard, *Littérature et mythe*. P 26,27,28



Don Juan, Faust) - ne fonde ni n'instaure plus rien. Les œuvres qui l'illustrent sont d'abord écrites, signées par une (ou quelques) personnalité singulière. Évidemment, le mythe littéraire n'est pas tenu pour vrai. Si donc il existe une sagesse du langage, c'est du côté des trois derniers critères qu'une parenté pourrait se révéler entre mythe et mythe littéraire. Et de fait – indice encourageant- on ne peut à leur propos répondre aisément par la négative.

Logique de l'imaginaire, fermeté de l'organisation structurale, impact social et horizon métaphysique ou religieux de l'existence, voilà quelles questions l'étude du mythe invite à poser au mythe littéraire.

(« Qu'est-ce qu'un mythe littéraire? », *Littérature* n° 55, octobre 1984, pp. 113, 115).

Cette définition peut encore s'élargir. Pierre Brunei, dans sa préface du *Dictionnaire des mythes littéraires*, fait l'état de la question : après avoir rappelé les conclusions de Philippe Sellier, il retient la proposition faite par André Dabiez dans *Visages de Faust au XX<sup>e</sup> siècle* : « Une illustration symbolique et fascinante d'une situation humaine exemplaire dans telle ou telle collectivité. » (p. 13).

Au-delà du souci de précision, ces tentatives ont pour objet de cerner la spécificité des productions littéraires en délimitant des ensembles de textes ou des ensembles de mythes; c'est aboutir à ces classifications qui sous-tendent le principe même du *Dictionnaire* et que Pierre Brunel présente ainsi :

1. Les mythes littéraires hérités : la littérature intègre en son sein des récits d'origine mythique, récits le plus souvent empruntés, dans les littératures occidentales, à la mythologie grecque et à la Bible (d'Orphée à Electre, de Jonas à Satan) ;
2. Les mythes littéraires nouveau-nés : « tels ces quelques récits littéraires prestigieux auxquels a donné naissance l'Occident moderne : Tristan et Iseut, Faust, Don Juan. » (p. 13).

A cette classification, Pierre Brunei propose une nouvelle extension :

« Tout ce que la littérature a transformé en mythe. » (p. 14). Entrent ainsi dans le panthéon les personnages historiques transformés en figures mythiques par la littérature : Jeanne d'Arc ou Napoléon. S'ajouteraient encore « les images-forces (le Progrès, la Race, la Machine, etc.) capables d'exercer une fascination collective assez comparable à celle des mythes primitifs » (p. 13).

Définitions et classifications mettent en évidence l'activité d'innutrition de la littérature qui emprunte, assimile et transforme ; que le mythe soit externe ou interne à son champ propre, elle ne reproduit pas, elle crée.

**Les processus d'élaboration des mythes littéraires.** Que Don Juan ou Tristan soient des mythes est un fait acquis. Il est pourtant paradoxal qu'un personnage individualisé, né à une époque et dans une culture déterminées, possédant un caractère qui commande ses actions et explique la logique de son comportement, puisse se transformer en figure exemplaire et universelle, échappant à son créateur, s'émancipant de l'œuvre à laquelle il appartient pour devenir autonome et voyager d'un texte à l'autre. Tout personnage littéraire ne se transforme pas en mythe. Il lui faut, pour ce faire, être à la fois énigmatique et pluriel, chaque fois lui-même et pourtant autre dans toute œuvre nouvelle où il apparaît ; exprimer le

système de représentation de l'époque où il voit le jour mais dépasser ces valeurs contingentes pour accéder à l'universel ; et surtout être intégré à un récit archétypal, c'est-à-dire à une série de séquences dont l'association fait sens, « un récit fermement structuré, symboliquement surdéterminé, d'inspiration métaphysique (voire sacrée) reprenant le syntagme de base d'un ou de plusieurs textes fondateurs » (André Siganos, *Le Minotaure et son mythe*, PUF, 1993, p. 32). Ces différentes caractéristiques définissent tout mythe littéraire, que celui-ci soit Robinson ou Carmen, ou encore Iphigénie ou Judith : c'est dire que mythes hérités ou mythes « nouveau-nés » participent des mêmes processus d'émergence.

### **Bibliographie :**

- ✓ Marie-Catherine Huet-Brichard, *Littérature et mythe*, éditions Hachette, coll « contour littéraire ». 2001
- ✓ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963
- ✓ Pierre Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, éditions du Rocher, 1988.
- ✓ Pierre Brunel, *Mythocritique, Théorie et parcours*, PUF. Paris. 1992
- ✓ Pierre Grimal, *La mythologie Grecque*, PUF coll « que sais-je » paris. 1992.